

impurs, livres licencieux, statues païennes furent brûlés en monceaux. Les femmes, quittant leurs parures, reprirent la robe de laine et le fuseau de leurs aïeules; les enfants vinrent en foule s'initier aux vertus antiques. N'allait-on pas revoir ces beaux temps de la république que Dante avait pleurés? Mais le bien fatigue les cœurs vulgaires, en même temps qu'il aigrit les âmes viles. Le jour où l'enthousiasme cessa de croître, il s'affaissa, et, sauf de rares amis, Savonarole ne trouva plus que des furieux acharnés à le perdre. Plus malheureux que frère Jacques, l'idole de l'ingrate Florence mourut sur un bûcher. A peine pleuré d'abord, il devait être un jour vénéré comme un martyr. Cependant le torrent de la corruption païenne, auquel il avait opposé sa poitrine, suivit son cours fatal en attendant qu'éclatât l'hérésie vengeresse, et que, suivant le prophète, d'autres barbares du Nord revinssent châtier l'Italie.

XIV. Dans son séjour au delà des Alpes, Charles VIII n'avait pas échappé à l'influence magique de ces peuples artistes, et de Naples il avait ramené des sculpteurs et des peintres pour décorer son château d'Amboise. Cœur aussi généreux que téméraire, il songeait jour et nuit à la conquête et à la réforme de ce beau pays, qu'il n'avait fait qu'entrevoir; dans un vague instinct du mal qui minait l'Europe, il se flattait, comme si c'était affaire de prince, de rajeunir l'Église, de régénérer le clergé et de purifier le saint-siège souillé par Alexandre VI. La mort le surprit dans ces chimériques projets (1498).

XV. Comme le fils de Philippe le Bel, celui de Louis XI ne laissait pas d'enfants, et la couronne allait passer à ce duc d'Orléans dont l'aïeul était mort assassiné, dont le père avait vécu captif en Angleterre, et qui lui-même avait été prisonnier de Charles VIII. Grâce aux méfiances de Louis XI, ce prince n'avait pu épouser ni une grande héritière comme celle de Bourgogne, ni faire valoir ses droits sur Milan, et s'était vu contraint d'accepter sa cousine Jeanne, la seconde fille du roi. Ainsi pour la première fois l'avène-

ment d'une nouvelle branche n'apportait rien à la couronne. Ce n'était pas le seul inconvénient de ces mariages de famille, proscrits par l'Église et inspirés par une politique étroite et soupçonneuse. Le bonheur intérieur et la bénédiction de Dieu leur manquaient aussi. Jeanne étant peu favorisée de la nature, Louis d'Orléans ne l'aimait pas, et, sans égard pour sa tendresse, oubliant que naguère il lui avait dû la liberté, il n'attendait qu'une occasion pour s'en séparer. Une fois sur le trône, il obtint son divorce du trop facile Alexandre VI (1499). La pieuse Jeanne alla cacher sa douleur dans la solitude, où elle fonda l'ordre des Annonciades: le Roi des rois succéda pour elle à l'ingrat roi de France, et elle devint sainte Jeanne de Valois. A sa place Louis XII prit Anne de Bretagne, qui avait déjà épousé Charles VIII, au mépris de ses engagements avec l'archiduc Maximilien, et qui, reine deux fois punie, ne donna jamais de fils à la France.

XVI. Sauf cette atteinte fâcheuse aux lois du mariage, le nouveau prince, élevé à l'école du malheur, montrait un cœur bon et large. Il débuta par un pardon général à tous ses ennemis, disant que le roi de France ne devait pas se souvenir des injures du duc d'Orléans. Son soin le plus cher fut d'alléger les charges de son peuple et de diminuer graduellement les impôts, sagesse bien rare qui rendait inutile la convocation des états généraux. Les parlements continuèrent à lui présenter leurs candidats aux places vacantes, et purent librement opposer à l'enregistrement des ordonnances et des lois leurs observations et remontrances, droit nouveau qui depuis Louis XI rendait la magistrature en quelque sorte dépositaire du consentement national. Les villes jouirent de leurs franchises; les princes du sang osèrent se produire sans exciter d'ombrage; heureuse, prospère, unie, paisible, la France goûta les bienfaits d'une autorité douce et d'une liberté encore respectable. Au milieu des progrès de la science et de la richesse publique, elle décerna le titre de Père du peuple au bon roi qui réalisait un instant les espérances de la génération nouvelle, et qui of-

frait la trompeuse image d'un pouvoir absolu, aimable et paternel.

XVII. Au dehors, l'Italie restait le but de toutes les convoitises. Aux prétentions de Charles VIII sur Naples, Louis XII joignait ses droits sur Milan. Le lâche et versatile Ludovic Sforza, odieux par son usurpation et par le meurtre de son neveu, n'était guère en état de se défendre, et n'avait que quelques milliers de Suisses enrôlés à prix d'argent; car, sauf les Vénitiens, il n'y avait plus de soldats au delà des Alpes. Le pape, qui s'était montré si facile pour le divorce du roi, ne demandait pas mieux que de rester son allié. En échange, ce pontife dépravé, qui, en abdiquant la chasteté, avait perdu le plus solide rempart de son indépendance, ne réclamait que l'agrandissement de son fils, le trop célèbre César Borgia, qui de cardinal aspirait à devenir prince temporel. Flattant adroitement l'ambition de ce jeune scélérat, Louis XII lui donna au bord du Rhône en Dauphiné le duché de Valentinois, et lui promit des troupes pour conquérir la Romagne. Réunis après deux siècles de guerre, le pape et le roi de France se flattaient de décider encore à eux seuls les affaires de l'Italie et du monde.

XVIII. Malheureusement, si d'un côté le caractère d'Alexandre VI ôtait au saint-siège sa force morale, de l'autre la France manquait d'organisation militaire. Redoutant ses sujets plus que ses ennemis, Louis XI n'avait travaillé qu'à les désarmer, et avait laissé tomber les francs archers institués par son père. Quelques troupes mercenaires suffisaient à la garde de ce prince méfiant, qui préférerait la ruse et la corruption à la guerre ouverte. Par le paiement de la taille, les bourgeois s'étaient vus avec plaisir dispensés des expéditions lointaines et chargés seulement de défendre leurs remparts. Et quant aux gentilshommes, toujours avides de combats, ils auraient cru se déshonorer en combattant à pied; ni les défaites de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, ni les victoires des Suisses sur les Bourguignons n'avaient pu les désabuser des vieux préjugés de la chevalerie et leur faire comprendre le rôle nou-

veau de l'infanterie. Pour avoir les gens de pied qui manquaient à Charles VIII, Louis XII fut donc réduit, comme Ludovic le More, à acheter des Suisses. C'était perdre les avantages de la bravoure française et faire de la guerre une sorte d'encan, où quelques mercenaires marchanderaient la victoire et se donneraient au plus offrant.

XIX. Avec cinq mille Suisses, le roi emporta Milan, et fut maître de la Lombardie. Ludovic en ramena huit mille et rentra dans sa capitale. Enfin, surenchérissant à son tour, Louis XII en réunit quinze mille, et vint offrir la bataille à son adversaire dans les plaines de Novare. Inférieurs en nombre et gagnés par de belles promesses, les Suisses de Sforza jugèrent inutile de se faire massacrer par leurs compatriotes; ils passèrent aux Français avec armes et bagages, et livrèrent Ludovic lui-même, qui alla finir ses jours aux bords de l'Indre, enfermé dans le château de Loches. Vainqueur, le roi fit une seconde entrée triomphale dans Milan aux applaudissements d'un peuple inconstant. Il y laissa un doux et pacifique gouverneur, grand ami des arts, le cardinal Georges d'Amboise; puis il partit pour soumettre le reste de l'Italie. Grâce à son aide, César Borgia s'empara d'Imola, de Fornoue, de Faenza, de Rimini; les derniers châteaux indépendants furent réduits; le poignard et le poison firent le reste, et débarrassèrent de ses ennemis le nouveau duc de Romagne. Un pas de plus, et le royaume de Naples était reconquis. La prépondérance du pape et du roi semblait assurée plus solidement qu'au temps de Philippe le Bel et de Boniface VIII. Seulement les rôles étaient intervertis, et au lieu d'un roi faisant servir le pape à l'agrandissement de sa famille, cette fois, chose plus triste, c'était le pape employant les Français à la fortune de son propre fils, et se flattant de lui laisser ses États et sa tiare. Mais l'homme coupable a beau s'assurer du succès, une fatalité vengeresse s'attache à ses entreprises, déjoue ses calculs, et tôt ou tard il périt dans ses propres filets.

XX. Au lieu de conquérir le royaume de Naples, Alexandre VI et Louis XII voulurent,

cette victoire fut le tombeau du jeune héros. Il se jeta au milieu d'une colonne espagnole qui se retirait en bon ordre, et tomba percé de coups (1512). Ainsi, bien différente de l'armée française du Garigliano, cette tenace infanterie triomphait jusque dans ses défaites, et rendait stérile la plus éclatante bravoure. Gaston laissait des soldats sans chef, habitués au pillage et détestés des Italiens. Gênes et Milan fermentaient à la vue de continuel supplices; Brescia venait d'être saccagée pendant sept jours; quinze mille habitants avaient été massacrés, les autres traités avec une violence inouïe, et l'honnête Bayard avait eu peine à sauver les filles de son hôte. Bien faible est le maître réduit à de tels moyens pour se défendre; les peuples se soulevèrent en masse, et, toujours seul, Bayard se retrouva bientôt à l'arrière-garde d'une armée en fuite.

XXVIII. Pendant ces échecs, Louis XII, méconnaissant le péril, tenait à Pise un concile de prélats français, et parlait de faire déposer Jules II. Son illusion ne fut pas longue: quelques bataillons espagnols, ramenant les Médicis à Florence, dispersèrent ces docteurs schismatiques, et leur apprirent qu'ils ne feraient plus la loi au monde. Déjà les Suisses descendaient de leurs montagnes, rétablissaient à Milan un fils de Ludovic, et remportaient un brillant succès à Novare (1513). Le pape en personne prenait d'assaut la Mirandole. Gênes se soulevait avec enthousiasme, et, se piquant de manier la lance aussi bien que l'aune, chassait ceux qui naguère avaient insulté son courage, pendu son doge et brûlé ses chartes. La Savoie jurait de venger ses vieux affronts et fermait de nouveau ses montagnes. L'Italie était perdue. Le roi n'eut que le temps de rentrer furtivement dans ses États. Ce n'était pas assez de désastres: Ferdinand le Catholique reprit aux d'Albret la Navarre, héritage de sa sœur, et envahit le Languedoc; les Suisses, entrant en Bourgogne, menacèrent Dijon; enfin, voulant prendre part à la curée, Henri VIII débarqua ses Anglais en Picardie, et vint chercher la victoire sur le fatal terrain de Guinegate. La France aux

abois demanda la paix; il fallut payer les Suisses et les Anglais, laisser Florence aux Médicis, la Mirandole à Jules II, Milan aux Sforza, la moitié de la Navarre aux Espagnols, et renoncer pour longtemps à mettre le pied en Italie: leçon plus sévère encore que celle de Charles VIII.

XXIX. Venise était bien vengée. Jules II était au comble de ses désirs. Par ses soins, le saint-siège avait recouvré un domaine temporel indépendant et une puissante influence. L'Italie semblait délivrée des barbares; ses princes déchus étaient relevés. A Naples seulement, Ferdinand le Catholique remplaçait la branche cadette d'Aragon, changement qui pouvait sembler de peu d'importance. En effet, formés par une croisade séculaire, les Espagnols se disaient hautement fils de l'Église et ennemis des infidèles. S'ils prenaient possession de rivages inconnus, c'était en y plantant la croix; et, leur puissance dut-elle croître encore, ne valaient-ils pas mieux que les Français, toujours enclins à opprimer la papauté? Se flattant de contenir et de diriger ces pieux conquérants, le pontife triomphant donnait un élan nouveau aux arts et aux lettres, et faisait de sa cour le lieu le plus brillant de la terre. La chasse, la musique, la lecture, occupaient ses loisirs. Arioste, le chantre de la brave et galante chevalerie, était son hôte; Machiavel écrivait pour lui des traités de politique. Le jeune Raphaël, appelé à Rome par le Bramante, son oncle, surpassait à quinze ans son maître le Pérugin, et devenait l'architecte, le décorateur, l'immortel peintre du Vatican. Nul dans le passé, nul dans le présent ne lui disputait le premier rang, sinon le Florentin Michel-Ange, l'égal des anciens par ses statues fièrement campées, l'émule de Raphaël dans ses fresques audacieuses et digne continuateur des plans de Bramante.

XXX. Avec de pareils hommes, Jules II voulut laisser à la postérité une œuvre mémorable. Malgré le respect des âmes saintes pour la vieille et vénérable basilique de Saint-Pierre, il résolut de la renverser pour élever à sa place une église dépassant les proportions connues, renfermant avec les reliques

du premier apôtre, les tombeaux de tous ses successeurs. Déjà s'élevaient ces voûtes gigantesques, et pour le mausolée de Jules II, qui devait éclipser les autres, Michel-Ange avait sculpté son fameux Moïse, quand ils moururent l'un et l'autre, laissant leur monument inachevé. Sur le saint-siège monta Léon X, digne fils des Médicis, ces ardents amis des arts, et avec lui Raphaël régnant sans partage, jaloux tous deux, s'il était possible, de surpasser le règne précédent et de faire encore un pas dans la carrière du beau. Les hontes d'Alexandre VI semblaient effacées. Si, sous ces brillants dehors, la corruption couvait encore, du moins c'était plus caché et plus noblement contenu.

XXXI. Cependant Louis XII se vengeait du pape par d'impuissantes méchancetés, déchainait contre lui le zèle des universités, la verve des comédiens, et essayait de rétablir la pragmatique sanction, abandonnée depuis cinquante ans comme une fiction usée. Un peuple idolâtre de son prince, un clergé toujours servile, secondaient ses rancunes, et cherchaient vainement à l'enivrer de flatteries. Au fond le pape triomphait, et avait de son côté puissance, gloire, respect. Le roi même rendait hommage au vainqueur en essayant, comme Charles VIII, de transplanter en France l'élégance et le goût italiens. Sortant vaincu de Milan, il avait ramené avec lui un trophée vivant, Léonard de Vinci, ingénieur, peintre, sculpteur, savant consommé. Ce grand homme, passé du service des Sforza à celui de la France, constructeur d'arcs de triomphe pour Louis XII et de forteresses pour César Borgia, était bien aise de cacher au delà des Alpes son inconstance et ses faiblesses. Après avoir peint quelques chefs-d'œuvre à ses hôtes, il vint, comme par un arrêt du Ciel, mourir au bord de la Loire, non loin du prince qu'il avait trahi. Le roi le précéda dans la tombe, emportant l'amour de ses sujets, ayant été en apparence leur père, laissant la France heureuse et repeuplée, mais n'ayant su lui rendre ni des armées conquérantes comme celles des Espagnols, ni la paix et l'indépendance des consciences, en un mot, nulle liberté, nulle vigueur pour l'a-

venir. Son règne n'avait été qu'une douce halte sur la pente du despotisme.

XXXII. Louis XII n'ayant pas de fils, le royaume échut à la branche cadette d'Orléans, au jeune comte d'Angoulême, portant le premier le nom national de François (1515). Grand, bien fait, vigoureux, avec de beaux cheveux noirs sur un frais visage, il avait plus que personne puisé dans les guerres d'Italie le goût des arts, des mœurs galantes, des aventures, du pouvoir absolu, et il se promettait d'être le héros d'une de ces épopées chevaleresques que l'Arioste avait remises en faveur. Sans apanage il avait épousé, par un nouveau mariage de famille, cette princesse Claude, fille du roi, promise à Charles d'Espagne, et entre ces deux princes rivaux allait renaître plus acharnée que jamais la longue lutte de Louis XI et de Charles le Téméraire, de Charles VIII et de Maximilien.

XXXIII. Pendant que le fin et prudent Charles-Quint attendait patiemment les héritages que le Ciel allait accumuler sur sa tête, François I, s'obstinant à chercher fortune en Italie, trompait la surveillance des Suisses, passait les Alpes aussi vite qu'Annibal, et descendait de l'impraticable col de l'Argentière avec quinze mille chevaux, dix mille fantassins basques et vingt mille lansquenets allemands. Les Suisses se replient en toute hâte jusqu'aux portes de Milan. Massés à Maignan, ils jurent de faire justice des mercenaires d'outre-Rhin qu'on leur a préférés. Avec leurs simples piques, ces audacieux montagnards se ruent sur les canons, tuent les hommes sur leurs pièces, et massacrent sans quartier les lansquenets. La gendarmerie seule les arrête par ses belles charges, et tient jusqu'au soir la victoire suspendue. La bataille est remise au lendemain. Toujours au premier rang, le roi passe la nuit à cheval, la lance au poing, le casque sur la tête, assez près des Suisses pour les entendre parler, et au point du jour il les prévient en les abordant vigoureusement. Le cri de *Marco! Marco!* leur fait croire que les Français ont reçu des secours de Venise. Fatigués de la lutte et désespérant de vaincre, ils se

par un raffinement de prudence, le partager avec les Espagnols, déjà maîtres de la Sicile. Ils ne savaient pas quels voisins ils appelaient à se mêler de leurs affaires. Grenade venait d'être prise, les Maures et les Juifs chassés : réunie sous un seul roi, l'Espagne était dans cette exubérance de jeunesse et de vie qui prépare de grandes choses. Souverains de ce belliqueux pays, Ferdinand le Catholique et Isabelle avaient marié leur fils et leur fille aux deux enfants de l'archiduc Maximilien et de Marie de Bourgogne. Par ces alliances, la jeune Marguerite, que Charles VIII avait dédaigneusement renvoyée, et son frère Philippe le Beau apportaient à l'Espagne non seulement la Franche-Comté et les Pays-Bas, mais encore l'héritage futur de la maison d'Autriche, la Bohême et la Hongrie. Ainsi, par la faute de Louis XI et par l'incurie de Charles VIII, deux ennemis redoutables allaient se fondre en une seule et menaçante puissance.

XXI. Même perspective pour l'Espagne en dehors de l'Europe. Un pieux marin génois, Christophe Colomb, avait proposé une croisade, non plus contre les Maures d'Afrique ou contre les infidèles de l'antique Orient, mais pour la découverte et la conversion d'un nouveau monde, mille fois plus riche et plus beau. La terre étant ronde, il se promettait d'arriver par l'occident à ces îles féeriques situées au delà de la Chine, entrevues au XIII^e siècle par le Vénitien Marco Polo, et peut-être au paradis terrestre même, désigné par Dante comme l'antipode de Jérusalem. Tandis que les Portugais se glissaient de cap en cap le long des côtes d'Afrique, et cherchaient par la pointe de Bonne-Espérance une nouvelle route pour les Indes, plus hardi, Colomb les devançait par la route opposée, et avec trois petits vaisseaux s'aventurait sur l'immensité de l'Océan. Ainsi fut trouvée pour l'Espagne la terre d'Amérique avec ses belles plantes tropicales, ses champs fertiles, ses grands fleuves, ses métaux précieux, véritable terre promise, où la soif de l'or devait trop tôt renverser la croix plantée par Colomb.

XXII. Ces magnifiques espérances dans l'un et l'autre monde n'empêchaient pas Ferdinand le Catholique d'avoir l'œil sur l'Italie.

Déjà maître de la Sicile et de la Sardaigne, il saisit avec empressement l'offre de Louis XII, et envoya pour prendre sa part de Naples le conquérant de Grenade, Gonsalve de Cordoue. Sous ce capitaine s'était formée l'infanterie espagnole, modèle d'ordre et de discipline, plus tenace que les Français, aussi brave que les Suisses, combattant pour la grandeur de sa patrie et non pour un vil salaire. Le pauvre roi de Naples n'était pas de force à lutter contre de tels ennemis. Comme Ludovic Sforza, il se vit en quelques jours dépouillé de ses États, et alla finir sa vie sur les bords de la Loire.

XXIII. En vain Louis XII s'acharnait contre ces vieilles familles italiennes, et s'en faisait le géolier; ce n'était pas lui qui devait recueillir leur succession. Peu satisfaits d'une moitié de Naples, les Espagnols cherchèrent un prétexte pour se brouiller avec leurs alliés. Gonsalve de Cordoue les surprit encore dispersés à Seminara et à Cerignole, et les rejeta en désordre derrière le Garigliano (1503). Cette position du moins était facile à garder : la rive du fleuve escarpée, son cours traversé par un seul pont. Mais en quelques jours les Français gaspillèrent leurs ressources, furent à bout de vivres, et ne songèrent plus qu'à la retraite. Le pont de Garigliano fut vaillamment défendu par le jeune Bayard, le Chevalier sans peur et sans reproche, qui avait fait ses premières armes à Fornoue. Seul il tint contre deux cents hommes. Bravoure inutile : au lieu de venir à son aide et de donner ainsi aux autres le temps de gagner du terrain, chacun ne songea qu'à une fuite honteuse. Bagages, canons, tout fut laissé aux mains de l'ennemi; la forte place de Gaëte se rendit sans coup férir, et, évacuant l'Italie plus vite qu'elle ne l'avait conquise, l'armée traversa en désordre les États pontificaux.

XXIV. Là encore une désastreuse nouvelle attendait les Français : Alexandre VI venait de mourir, jeune encore, du poison destiné à un de ses ennemis. Son fils, César, qui avait tout préparé pour lui succéder, était assiégé par les Espagnols, et, malgré les intrigues du cardinal d'Amboise pour recueillir l'héritage

des Borgia, la tiare était décernée à un Italien, au courageux et indépendant Jules II. Ainsi était tombée une seconde fois la royauté française de Naples, et avec elle cet échafaudage de puissance en Italie reposant sur une mauvaise armée et sur des alliés criminels. Le Milanais même n'était plus en sûreté; pour le sauver, Louis XII se hâta de signer la paix, laissant les Deux-Siciles aux Espagnols et promettant au petit-fils de Ferdinand le Catholique et de Maximilien, au futur Charles-Quint, la main de sa fille Claude avec le Milanais, la Bourgogne et la Bretagne en dot. Heureusement ces enfants étaient si jeunes, qu'il ne coûtait rien pour le moment de promettre ses plus belles provinces.

XXV. Pendant que Ferdinand conservait Naples, et Louis XII Milan, Jules II, non content de voir le saint-siège délivré de l'ignominie des Borgia, roulait dans sa tête de vastes projets pour la gloire de son règne, l'agrandissement de ses États et l'indépendance de l'Italie. En un clin d'œil, cet ami des arts se montrait un profond politique et un ardent guerrier. Négligeant les rêves surannés de monarchie universelle, il ne songea qu'à opposer l'une à l'autre les puissances qui le menaçaient et à établir entre elles un sage équilibre, où le saint-siège régnerait par la seule force de ses conseils. La première chose était de reconstituer l'ancien domaine de Saint-Pierre, morcelé par César Borgia et par les Vénitiens. Les places de la Romagne furent reprises l'une après l'autre, et l'allié des Français, le duc de Romagne et de Valentinois, alla finir ses jours dans les prisons de l'Espagne.

XXVI. Restaient Faenza, Rimini, Ravenne,

Parme, Plaisance, Reggio, dont Venise s'était emparée à la faveur des troubles, et qu'avec son antique fierté elle refusait de rendre. Non moins intraitable, Jules II fit un appel à l'Europe entière pour écraser cette orgueilleuse république. Aux Espagnols il promit quelques comptoirs du royaume de Naples, à Maximilien le Frioul; Louis XII lui-même, moyennant quelques places en Lombardie, fut assez fou pour entrer avec toutes ses



Louis XII.

forces dans une ligue dont il devait tôt ou tard être aussi la victime (1508). Un instant Venise essaya de tenir tête à l'orage. Vaincue à Agnadel (1509) et épuisée par cette lutte inégale, elle dut subir les conditions de ses ennemis. La France eut la triste gloire d'avoir porté le premier coup à son alliée, à cette grande cité que la marine espagnole et portugaise allait dépouiller du commerce de l'Orient et de la domination des mers, double source de sa splendeur.

XXVII. Venise voulut du moins se venger. A son tour elle entra dans la sainte Ligue formée par Jules II pour chasser les Français d'Italie. Autour d'elle se groupèrent Maximilien, gendre de Ludovic Sforza; Ferdinand le Catholique, insatiable de conquêtes; les Médicis, désireux de rentrer à Florence; les Suisses, mécontents de la parcimonie de Louis XII; enfin le roi d'Angleterre, jaloux de reparaitre dans les affaires du continent (1511). Le général Gaston de Foix, qui à vingt-deux ans commandait les Français, essaya d'épouvanter la Lombardie et de prévenir par un coup de foudre la réunion des alliés. Il fit lever le siège de Bologne, punit cruellement Brescia, et dispersa, sous les murs de Ravenne, les soldats de Venise et du pape. Mais